

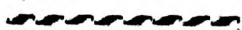
DEUX POUR UN,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. FRANCIS ^K ET CHAZET ^{Ade};

*Représentée, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre Montansier, le 27 Vendé-
miaire an 13.*



A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau
passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard
Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XIII. — (1804.)

PERSONNAGES.

| | |
|--------------------------|---------------------------|
| BELVAL. | <i>Aubertin.</i> |
| FLORVILLE. | <i>Frédéric.</i> |
| Mad. DORSAN. | <i>Mad. Barroyer.</i> |
| SOPHIE, sa Fille. | <i>Mlle. Cuisot.</i> |
| FRONTIN. | <i>Bosquier-Gavaudan.</i> |
| LISETTE. | <i>Mad. Mengozzi.</i> |



Le Théâtre représente un Salon.

DEUX POUR UN.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , F R O N T I N .

L I S E T T E .

Eh bien , Frontin est-il décidé à satisfaire ma curiosité ?

F R O N T I N .

Eh bien , Lisette est-elle décidée à la cacher ?

L I S E T T E .

Frontin ne mettra pas à l'épreuve une soubrette aussi curieuse.

F R O N T I N .

Lisette ne mettra pas à l'épreuve un valet aussi discret.

L I S E T T E .

Tu me diras les projets de ton maître , ou tu t'en repentiras.

F R O N T I N .

Tu cherches à m'effrayer.

L I S E T T E .

Tu parleras.

F R O N T I N .

Je me tairai.

L I S E T T E .

Le sot.

F R O N T I N .

La mal-a droite.

L I S E T T E .

On vient à bout de tout par les menaces.

F R O N T I N .

Chez moi , c'est par les caresses.

L I S E T T E .

Mon cher Frontin , mon bon ami , parle , je t'en supplie.

F R O N T I N .

Quelle sera ma récompense ?

L I S E T T E .

Tu es intéressé.

F R O N T I N .

Qui ne l'est pas ?

Air du Vaudeville de l'Opéra Comique.

 Tout cède aux loix de l'intérêt ;

 De l'intérêt telle est la force ,

 Qu'on épouse par intérêt ,

 Que par intérêt on divorce.

Je t'aime pour mon intérêt ;
Pour le sien , femme qu'on désire
Voit toujours avec intérêt
L'intérêt qu'elle inspire.

L I S E T T E .

Enfin , si tu m'aimes, parle, ou tu n'auras pas ma main.

F R O N T I N .

Tant mieux ; j'aurai raison deux fois.

E I S E T T E .

Comment ?

F R O N T I N .

De me taire et de ne pas me marier.

L I S E T T E .

C'est flatteur.

F R O N T I N .

Ce n'est que vrai.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

L'hymen, tu le sais bien , ma chère ,
Est un voyage de long cours.
Des faux pas que femme peut faire,
Le mari se ressent toujours.
Pour ses torts on cite madame ;
Monsieur n'en est pas à l'abri...
D'un doigt quand on montre la femme ,
De deux on montre le mari.

L I S E T T E .

Si M. Frontin avait eu plus de confiance en moi , je lui
aurais parlé de quelque chose.

F R O N T I N .

Ah ! parle, ma chère ; si c'est un besoin pour toi , je ne
prétends pas t'en empêcher.

L I S E T T E .

Une femme ne doit pas commencer.

Air : *Daignez m'épargner le reste (des Visitandines).*

Sois confiant.

F R O N T I N .

Je suis discret.

L I S E T T E .

Moi, trop bonne.

F R O N T I N .

Et trop curieuse.

L I S E T T E .

Que veut Valcour ?

C'est mon secret.

L I Z E T T E .

Parle !

F R O N T I N .

Sois moins impérieuse.

(5)

L I S E T T E .

Je t'en prie.

F R O N T I N .

On me le défend ;

Mais tu vas savoir ce mystère.

L I S E T T E .

Ah ! dis-moi ce qu'on te défend.

F R O N T I N .

Eh ! bien , apprends donc , mon enfant . .

Que j'ai le talent de me taire.

L I S E T T E .

L'imbécille.

S C E N E I I .

Les Mêmes. B E L V A L .

B E L V A L à Lisette qui va sortir.

Eh ! quoi , tu t'éloignes ; je te fais fuir.

L I S E T T E .

Monsieur , je ne suis ni indiscrette ni curieuse. *Elle sort.*

S C E N E I I I .

B E L V A L , F R O N T I N .

F R O N T I N .

Je suis bien aise , Monsieur , qu'elle nous laisse seuls.

B E L V A L .

Qu'as-tu à me dire ?

F R O N T I N .

Qu'il est tems d'avouer à Mad. Dorsan que vous êtes le prétendu de sa fille , le véritable Belval.

B E L V A L .

Garde-toi de prononcer ce nom.

F R O N T I N .

Eh bien ! soyez Valcour , et je vous prédis que si vous continuez , vous serez forcé d'épouser la vicille madame Dorsan , qui paraît très-éprise de vous . .

B E L V A L .

Point de mauvaises plaisanteries.

F R O N T I N .

Je ne plaisante pas.

B E L V A L .

Rien ne peut me faire renoncer à mon épreuve. Je veux avoir gagné le cœur de Sophie avant de lui avouer que je suis l'époux qu'on lui destine.

(6).

F R O N T I N .

Oui , mais en attendant , M. Florville fait la cour à la fille et nous supplantera.

B E L V A L .

C'est impossible , Florville ne pense point à s'établir ; c'est un étourdi qui change tous les jours de nom , pour multiplier ses bonnes fortunes et ses dettes.

F R O N T I N .

Les bonnes fortunes aujourd'hui sont celles qui sont solides ; les autres nous ruinent. Une dot , monsieur , une dot, voilà ce qui tente.

Air : Du Ballet des Pierrots.

Courant de conquête en conquête,
Un jeune homme aime à s'étourdir ;
Mais au mot de dot , il s'arrête ,
Même , il va jusqu'à réfléchir.
Qu'un peu de fortune le tente ,
Il se plait moins à voltiger ,
Et si la cassette est pesante ,
Il cesse alors d'être léger.

B E L V A L .

Joli calcul.

F R O N T I N .

C'est celui de M. Florville, et il vous enlèvera Mlle. Sophie..
Mais voici sa respectable mère.

S C È N E I V .

Les Mêmes , Mad. **D O R S A N .**

Mad. **D O R S A N .**

Eh ! bonjour , mon cher Valcour. Je ne sais en vérité si je dois me fâcher. Comment , vous êtes ici et je n'en suis pas prévenue !

F R O N T I N , à part.

La vieille coquette.

B E L V A L .

Madame, j'entre à l'instant.

Mad. **D O R S A N .**

Je suis bien aise de vous voir. Vous passerez la journée avec nous ; j'ai beaucoup de choses à vous dire. *Belval fait signe à Frontin de sortir.*

F R O N T I N , à part

L'heureux tête à tête !

Il sort.

SCÈNE V.

BELVAL, Mad. DORSAN.

Mad. DORSAN.

Que penseriez-vous, mon cher, d'un jeune homme qui se destinerait à ma fille, et qui s'introduirait chez moi, sous un autre nom que le sien?

BELVAL à part.

Ciel! je suis trahi. *Hésitant et tremblant.* Avant de le juger, je l'entendrais.... Peut-être que la délicatesse....

Mad. DORSAN.

La délicatesse! Pourquoi aurait-il recours à l'artifice pour obtenir une jeune personne que sa mère consent à lui accorder? Que signifie cette conduite?

BELVAL.

Madame, croyez que je suis incapable....

Mad. DORSAN.

Vient-il ici pour séduire ma fille?

BELVAL.

Pourriez-vous croire....

Mad. DORSAN.

Il s'expliquera aujourd'hui, ou... vous m'entendez.

BELVAL.

Oui, madame, et je suis désolé que vous n'avez pas assez de confiance en moi pour...

Mad. DORSAN.

Pour vous dire comment j'ai appris son déguisement; rien de plus clair: le père de Belval m'a écrit que son fils, que je ne croyais pas encore ici, venait chez moi sous un autre nom que le sien, et qu'il ne se découvrirait que dans le cas où son amour aurait quelque succès... Eh! bien, suis-je au fait?

BELVAL.

Il est vrai... Je ne puis dissimuler...

Mad. DORSAN.

Votre étonnement, n'est-ce pas? Eh! bien, moi je n'en suis pas surprise. Voilà bien la bisarrerie des hommes; long-tems avant la lettre du père de Belval, je m'étais doutée que son fils était Florville.

BELVAL.

Florville, dites-vous? *A part.* Bon, elle prend le change, je respire.

Mad. DORSAN.

Je l'avais d'abord reconnu; c'est le portrait de son père, comme vous celui de mon époux.

BELVAL.

Vous avez un talent pour les rapprochemens....

Mad. DORSAN.

Habitude, habitude. La première fois que je vous vis, je fus frappée de votre ressemblance avec feu mon mari.

Air : Trouverez-vous un Parlement !

Je crois le voir quand je vous vois ;
Quand vous parlez je crois l'entendre.

Vous avez son air et sa voix :

Ah ! c'est vraiment à s'y méprendre.

BELVAL, à part.

Combien de femmes à Paris,
Par le malin amour surprises,
Avant la mort de leurs maris,
Ont fait de semblables méprises.

Mad. DORSAN.

Eh ! bien, quel parti me conseillez-vous de prendre à l'égard de M. Florville ? Ne dois-je point le forcer à s'expliquer ?

BELVAL.

Madame, je serais d'avis de ne rien précipiter.

Mad. DORSAN.

Oui... Je trouverai facilement un autre Belval, n'est-il pas vrai ?

BELVAL.

C'est ce que je voulais vous dire.

Mad. DORSAN.

Chut ! le voici avec ma fille. Je suis de votre avis ; je ne lui parlerai de rien.

SCÈNE VI

Les Mêmes, **FLORVILLE, SOPHIE**, *accourant en tenant un éventail.*

SOPHIE.

Maman, manian.

Mad. DORSAN, à Sophie.

Paix donc, mademoiselle, ne vous ai-je pas défendu de m'appeler ainsi devant le monde ?

SOPHIE

Comment dois-je donc vous nommer ?

Mad. DORSAN, bas à Sophie.

Madame, je ne cesse de vous le dire, cela est beaucoup plus honnête et beaucoup plus convenable.

F L O R V I L L E

Permettez , belle maman , que je vous présente mes hommages...

Mad. D O R S A N

Encore , voilà à quoi vous m'exposez.

B E L V A L.

Eh ! bien , aimable Sophie , d'où vous vient cette joie ?

S O P H I E.

Voyez donc le joli éventail que M. Florville vient de me donner.

Mad. D O R S A N

Toujours galant.

F L O R V I L L E.

Non , c'est qu'on ne peut pas s'en passer.

Air : Vous m'ordonnez de la brûler.

On peut derrière un éventail

Tout bas rire et médire ;

Il nous aide à faire en détail

Circuler la satire.

Il cache les méchants discours

Que l'on tient par la ville...

Vous voyez combien tous les jours

L'éventail est utile.

De plus , ce meuble suit le cours

De nos modes nouvelles ;

L'éventail , hochet des amours ,

Est le sceptre des belles.

Son souffle heureux vient rafraîchir

Leurs lèvres demi-closes ;

Eh l'on croirait voir le zéphir

Qui caresse les roses.

Mad. D O R S A N

Vous n'oubliez aucun moyen de plaire , est si l'on vous connaissait moins bien , on vous croirait capable de séduction.

F L O R V I L L E

Que voulez-vous ? si je séduits ce n'est pas ma faute ; le sort à voulu que je fusse grand , bien fait , d'une jolie figure , d'un esprit aimable , d'une société douce ; avec cela , on a un certain genre , du goût , du tact , de l'usage du monde ; cela plaît ; je fais des coquêtes , c'est naturel ; je tâche seulement de ne pas faire de passions , mais j'ai beaucoup de peine à y réussir.

Air : au partage de la Richesse. (Fanchon.)

Sous les drapeaux du Dieu de Gnide,

Je suis soldat pour mon plaisir ;

Quand le caprice ailleurs me guide

Je déserte sans l'avertir.

L'éclat ne m'est pas nécessaire
Pour me croire bien déguisé ;
Lorsqu'é l'on sort en volontaire ,
On n'a pas besoin de congé.

B E L V A L .

Cette méthode n'est pas sûre ;
Elle nous expose sans fruits
On reçoit plus d'une blessure,
Trop aisément on en guérit.
Mais celui dont la seule envie
Amour , est de suivre tes loix ,
Met tout le bonheur de sa vie
A n'être blessé qu'une fois.

S O P H I E

C'est monsieur Belval qui a raison.

F L O R V I L L E

Sentimental , romanesque ; délicieux , en vérité.

Mad. D O R S A N

Cela doit vous plaire, vous avez du goût pour les aventures,
les intrigues, les déguisemens ; je suis sûr que vous trouveriez
charmant de faire votre cour sous un nom supposé.

F L O R V I L L E .

Moi. *A part.* Est-ce qu'un de mes créanciers m'aurait
trahi. *Haut.* C'est une vieille mode , je ne les suis pas.

Mad. D O R S A N .

Et vous avez raison.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Débiteurs , libellistes ,
Usuriers et fripons ,
Lais et parodistes ,
Changent souvent de noms.
Parmi ces gens qu'on vante ,
C'est un abus commun ;
Ils en ont porté trente ,
Et n'en laissent pas un.

B E L V A L .

C'est maladroit.

Mad. D O R S A N .

Enfin , Florville , il faut absolument que je vous parle ;
j'ai un secret à vous dire.

F L O R V I L L E , *à part.*

Un secret... Elle m'effraye.

B E L V A L .

Ne paraissez rien savoir.

Mad. D O R S A N , *à Florville.*

Soyez tranquille... *A Sophie.* Allons , et vous , mademoiselle , écoutez les conseils de monsieur ; il vous ap-

prendra qu'à votre âge il n'y a que trois choses à faire , se taire , écouter et profiter... Vous m'entendez , écouter et profiter.

S O P H I E

Oui , maman... oui , madame.

SCENE VII.

B E L V A L , S O P H I E.

S O P H I E

Mon ami , donnez-moi des avis ; ma mère vous en prie , et moi aussi.

B E L V A L , à part.

Son ingénuité m'enchanté.

S O P H I E

Par exemple , parlez-moi d'amour ; on m'en parle souvent , mais je crois que je vous entendrais mieux.

B E L V A L.

Air : *Dorilas , contre moi , des femmes.*

Apprenez , mon aimable amie ,
Qu'il est deux espèces d'amour ;
L'un voltige toute la vie ,
L'autre se fixe pour toujours.
L'un va charmant toutes les belles ,
D'un seul objet l'autre est jaloux ;
L'un ne quitte jamais ses ailes ,
L'autre les perd auprès de vous.

S O P H I E.

Je ne puis deviner la cause
Qui les fait différer entre eux ;
Mais on m'avait dit quelque chose
Du caractère de tous deux.
L'un est d'une humeur vagabonde ,
L'autre est fidèle à ses sermens ;
On voit le premier dans le monde ,
Et le second dans les romans.

B E L V A L.

On peut encore le trouver ailleurs.

S O P H I E

Ah ! et où cela , dites-le moi vite !

B E L V A L.

Air : *Avec vous sous le même toit (Fanchon).*

A votre insu , déjà vos yeux
Brillent des rayons de sa flamme :
Tout irait bien mieux si ses feux ,
Pouvaient passer jusqu'à votre amie.

Sans effort vous savez charmer,
C'est assez d'un mot, d'un sourire,
Vous connaître, c'est vous aimer;
Vous regarder, c'est vous le dire.

SOPHIE

En ce cas là, vous ne l'avez dit bien souvent.

BELVAL

Votre cœur serait-il déjà donné? aimez-vous?

SOPHIE

Oui, mon ami.

BELVAL, à part.

Je tremble que ce ne soit Florville. Haut. Il ne faut pas dire oui.

SOPHIE

Et comment donc?

BELVAL

Vous devez dire *Contrefaisant Sophie*. Non, je crois que non; je n'en sais rien.

SOPHIE

Ah! bien, M. Florville peut maintenant quand il voudra me parler d'amour, je suis en état de lui répondre.

BELVAL

Comment, Florville! l'aimeriez-vous?

SOPHIE

Mais, oui. *A part*. Si je lui répondais non, il croirait que j'aime Florville.

BELVAL

Comment, vous l'aimez?... et moi...

SOPHIE

Pas du tout. *A part*, Qu'il doit être content!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, **LISETTE**.

BELVAL.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Ah! quel cruel embarras!

SOPHIE

J'ai bien répondu, j'espère.

BELVAL

Quoi! Florville a su lui plaire!

LISETTE, à part.

Écoutons, ils parlent bas;
Approchons pour tout apprendre.

BELVAL

Que vois-je! on vient nous surprendre.

Mad. Dorfan, dans la coulisse, appelle Sophie.

L I S E T T E , *à part.*

Je ne pourrai rien entendre.

S O P H I E .

Chez ma mère , l'on-m'attend.

B E L V A L .

Je t'en conjure , Lisette ,
Sois muette , sois discrète.

L I S E T T E .

Oh ! j'en puis faire serment.

S C È N E IX.

L I S E T T E , *seule.*

Je ne pourrai donc rien voir , rien entendre , rien savoir... Ah ! quel supplice pour une soubrette.

RONDEAU de la Rencontre en Voyage.

Un secret par mégarde ,

Pourrait bien s'accorder ;

Moi , tous les jours j'en garde ,

Et j'en donne à garder ,

Si le désir d'entendre

Me fait tout écouter ;

Je ne veux rien apprendre

Que pour tout répéter ,

Un secret , etc.

Lorsque l'on nous accuse

De chercher à tout voir ,

Nous avons notre excuse ,

Que l'on devrait savoir ;

C'est , s'il faut vous la dire

Et tout vous dévoiler ,

Un peu pour nous instruire ,

Et beaucoup pour parler .

Un secret , etc.

Voici , à-propos , le valet de Valcour ; faisons-le causer.

S C È N E X

F R O N T I N , L I S E T T E .

F R O N T I N .

Recevez , séduisante Lisette , mes tendres adieux .

L I S E T T E .

Comment ? que veux-tu dire ?

F R O N T I N .

Je pars .

L I S E T T E .

Ah ! mon cher Frontin , tu ne peux donc plus craindre

de te compromettre, en me confiant les projets de ton maître.

FRONTIN.

Comment compter sur la discrétion de ton sexe ?

LISETTE.

Crois-tu qu'une femme ne sache pas se taire ?

FRONTIN.

J'en doute fort.

Air : ça n'se peut pas.

Sur les charmes de sa voisine ;
Femme peut bien fermer les yeux ;
Pour une intrigue clandestine,
Elle ferme sa porte au mieux.
Par fois même, son cœur farouche
Peut se fermer aux doux hélas !
Mais quand il faut fermer la bouche,
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

LISETTE.

Ecoute, Frontin, je me sens disposée à te servir ; la situation de ton maître m'intéresse. Aime-t-il ma jeune maîtresse ? en est-il aimé ?

FRONTIN, à part.

La rusée.

LISETTE.

Air : Quand la mère rouge apparut.

Si tout est d'accord entr'eux,
S'ils savent se plaire,
Tout doit répondre à leurs vœux
D'un destin prospère ;
Car l'hymen le plus parfait
Est celui que l'Amour fait.

FRONTIN.

C'est parfait,
En effet,
S'il est fait,
C'est bien fait ;
Mais au fait,

On l'en voit défaire

Plus qu'il n'en peut faire.

LISETTE.

Si tu persistais à me cacher ton secret, je parviendrais à soupçonner à le deviner.

FRONTIN.

Devine, devine.

LISETTE, avec dépit.

Fort bien... vous vous moquez... tu ne veux pas parler... Tant mieux... soyez discret, je t'aurais été utile... mais vous

parleriez maintenant que je ne vous écouterais pas... reste ,
pars , tout m'est indifférent... ne compte jamais sur moi...
tu ne veux rien dire , adieu.

S C E N E X I

F R O N T I N , *seul.*

Ma foi , mon cher maître , je n'entends plus rien à votre
conduite. Vous voulez vous éloigner... Je ne le souffrirai pas ,
vous craignez de n'être pas aimé , j'éclaircirai vos doutes ;
vous avez un rival , je l'éconduirai , oh ! la bonne idée ! voici
une lettre que M. Belval , père de mon maître , lui a donnée
pour l'introduire ici , elle me servira. J'entends M. Florville ;
vite à mon rôle. (*Il se désole.*)

S C E N E X I I

F L O R V I L L E , F R O N T I N .

F L O R V I L L E

Air : *Toujours courant après ma Belle.*

Toujours courant de belle en belle ,
Bien mieux qu'un tendre troubadour ,
Moins amoureux et moins fidèle.
Je ris et chante...

Eh ! bien tu pleures qu'as-tu donc ?

F R O N T I N .

Oui , c'est un parti pris.

F L O R V I L L E

De quoi parles-tu là tout seul ?

F R O N T I N

Je ne veux pas servir ; on rencontre aujourd'hui des
maîtres trop ridicules.

F L O R V I L L E .

As-tu à te plaindre du tien ?

F R O N T I N

Chassé , monsieur , chassé.

F L O R V I L L E

J'en suis fâché ; j'avais cru reconnaître en toi des qualités.

F R O N T I N

Des qualités , je crois bien... Si j'étais riche ; je ne vou-
drais pas d'autre domestique que moi... Oh ! j'ai fait mes
preuves.

Air *Dans ce salon où du Poussin.*

Tuteurs jaloux et vigilans ,
Jeunes prudes , vieilles coquettes ,
Combien de fois de mes talens
Vous êtes des preuves secrètes !

Que l'on me traite mal ou bien,
Je supporte plus d'un caprice ;
Enfin je sais vivre de rien.

FLORVILLE.

Bon, je te prends à mon service.

FRONTIN, après avoir réfléchi.

Dans le fait ; monsieur ; je crois que je pourrais me
venger et vous servir.

FLORVILLE.

Comment ?

FRONTIN.

Je sais que vous êtes amoureux de Mlle Sophie ;
eh ! bien , apprenez que M. Valcour , mon injuste maître ,
n'est autre que M. Belval , le mari qu'on lui destine.

FLORVILLE.

Se peut-il !

FRONTIN.

Mad. Dorsan l'ignore , et j'ai un moyen d'enlever à
mon maître sa future.

FLORVILLE.

Et quel est ce moyen ?

FRONTIN.

Cette lettre dont M. Belval , son père , l'avait chargée
pour Mad. Dorsan ; employons-la ; et persuadez à tout le
monde que vous êtes le véritable prétendu.

FLORVILLE.

Cela serait charmant , et facile sur-tout , car Mad. Dor-
san est déjà très-disposée à reconnaître en moi le mari
qu'elle attendait... Mais prendre le nom d'un autre... ma
délicatesse...

FRONTIN.

Air : *Voltaire* ; en dépit (Une Journée de Ferney).

Parlez donc plus bas

Et n'ayez pas

Descrupulus

Si ridicules ;

On fait ce qu'on peut ,

Non ce qu'on veut ,

Et le choix du moyen

N'est rien.

FLORVILLE.

Dieu d'hymen , devenir ton apôtre ,

C'est folie ; on s'expose souvent :

je la fais , mais sous le nom d'un autre ;

C'est prouvé que je suis très-prudent.

Il faut me laisser ,

Je vais dresser

Le piège où j'espère le prendre :

(17)

Surprendre
Un rival
N'est point un mal ;
Et le choix du moyen
N'est rien.
FRONTIN.

Il faut le laisser ,
Il va dresser
Lui-même un piège pour se prendre :
Surprendre. etc.

SCENE XIII.

FLORVILLE, seul.

Ma foi , vive les gens adroits ! le bonheur les suit toujours.
Je m'introduis ici dans le dessein de séduire la jeune personne,
je ne puis réussir à me faire aimer ; c'est une petite fille sans
goût, sans tact. Je prends un moyen sûr pour épouser ; je
me marie, je paye mes dettes, j'en fais de nouvelles, je cours
après d'autres aventures , voilà ce qui s'appelle connaître le
monde et faire son chemin.

Air : *Avec le sifre et le tambour.*

Je forme des chaînes nouvelles ,
Et je ne crains plus les huissiers.
Que je vais désoler de belles ,
Et consoler de créanciers !
Du plaisir empruntant les ailes ,
Par l'hymen je fais en ce jour
Payer les dettes de l'amour.

Souvent pris d'un objet aimable
L'amour heureux fait tous les frais ,
Quand le pauvre hymen insolvable
Laisse protester les effets.
Pour prix d'un service semblable
L'hymen peut fort bien à son tour
Payer les dettes de l'amour.

Mais voici Mad. Dorsan ; découvrons-nous adroitement.

SCENE XIV.

Mad. DORSAN, FLORVILLE.

Mad. DORSAN.

Ah ! mon cher Florville, je suis charmée de vous trouver
seul un moment.

FLORVILLE à part.

Où en veut-elle venir ?

Mad. DORSAN.

Ce matin je n'ai pas voulu vous presser davantage de par-

ler avec sincérité, cependant depuis que vous fréquentez ma maison, vous avez eu le tems de juger du caractère de ma fille, et de savoir si elle vous convenait.

F L O R V I L L E.

Madame... *A part.* Que veut dire ceci; mon adroit coquin l'aurait-il déjà prévenue!

Mad. D O R S A N

* Vous hésitez!

F L O R V I L L E.

Air de la Parole (Sargines).

Et comment n'aimerait-on pas

La décence et la modestie!

Seule elle ignore ses appas,

* Quand chacun sait qu'elle est jolie.

Mad. D O R S A N.

Vous outrez tout dans vos tableaux;

Ma fille est souvent trop légère;

Elle a de plus un esprit faux;

Enfin elle a bien des défauts.

F L O R V I L L E.

Vous avez beau dire.

C'est tout le portrait (bis) de sa mère.

Lui donnant la lettre. Enfin, puisque vous savez tout, permettez que je vous remette la lettre du papa.

Mad. D O R S A N

Je ne suis point abusée!... Embrassez-moi, mon ami; on ne trompe pas ces yeux-ci.

F L O R V I L L E.

Non, ce sont eux qui trompent les autres... Je vous avoue que si j'ai tardé de me faire connaître, c'est que je craignais que Mlle. Sophie ne partageât pas mes sentimens.

Mad. D O R S A N.

Laissez-moi faire; ma fille n'a d'autres volontés que les miennes. Soyez sans inquiétude, je vais lui parler. *Elle appelle Sophie.*

S C È N E X V.

Les mêmes, **S O P H I E.**

S O P H I E

Madame.

Mad. D O R S A N

Je vous présente le fils de M. Belval, que je vous destine pour époux, et je vous invite à avoir pour lui, tous les égards qu'il mérite.

S O P H I E.

Comment, M. Florville et M. Belval !

Mad. D O R S A N.

Oui, mademoiselle ; et M. Belval sera votre mari.

S O P H I E.

Air : Il faut quitter ce que j'adore.

J'avais toujours pensé, ma mère,
Qu'il fallait aimer son mari.

F L O R V I L L E

Lorsqu'on a le désir de plaire,
On a l'espoir d'être chéri.

Mad. D O R S A N.

D'ailleurs, quand on entre en ménage,
L'amour se cache très-souvent,
Et vient après le mariage.

S O P H I E.

Je croyais qu'il venait avant.

F L O R V I L L E.

Rassurez-vous, aimable Sophie.

S O P H I E.

Si vous m'aimiez, véritablement, vous ne m'épouse-
riez pas, puisque vous voyez que cela me fait de la peine.

Mad. D O R S A N.

Voici M. Valcour, qui va se joindre à nous, pour vous
déterminer.

S O P H I E.

Je ne crains pas ses conseils.

SCENE XVI

B E L V A L, Mad. D O R S A N.

Mon cher Valcour, je ne m'étais pas trompée ; le pré-
tendu Florville est le gendre que j'attendais ; il vient enfin
d'en convenir.

B E L V A L.

Ah ! il en est convenu.. Eh ! bien ?

Mad. D O R S A N.

Mademoiselle s'obstine à refuser.

B E L V A L.

Elle refuse, dites-vous !

Mad. D O R S A N.

Oui, et je vous prie de lui faire sentir combien ce ma-
riage est avantageux.

B E L V A L.

Madame, je viens moi-même vous demander une grace.

Mad. DORSAN.

Peut-on rien vous refuser ?

BELVAL.

Air : *La Comédie est un miroir.*

Sous un nom qui n'est pas le mien,
A vous je me suis fait connaître.
C'est un tort, je le sais fort bien;
D'autres le partagent peut-être.
Dois-je craindre votre courroux ?
Mon seul but état de vous plaire,
Je vous aime...

Mad. DORSAN.

Que dites-vous ?

BELVAL.

Je vous aime comme une mère.

Mad. DORSAN, piquée.

Comme une mère ..

BELVAL.

Je suis Belval, le fils de votre ami.

SOPHIE.

Ah ! je savais bien que M. Florville ne m'épouserait pas.

Mad. DORSAN.

Taisez-vous, mademoiselle.

FLORVILLE, à part.

De l'assurance

Mad. DORSAN.

Mais comment, voici deux Belval pour un ?

FLORVILLE.

J'espère, madame, que la lettre fait foi !

SCÈNE XVII

Les Mêmes, LISETTE, accourant.

LISETTE.

Messieurs, sauvez-vous, une troupe d'huissiers investit la maison.

FLORVILLE, à part.

C'est moi que cela regarde.

Mad. DORSAN.

Ah ! dieu ! à quoi une femme seule est exposée !

SCÈNE XVIII, et dernière.

Les Mêmes, FRONTIN, en huissier. Troupe de recors.

Mad. DORSAN.

Que demandent ces messieurs ?

F R O N T I N :

Air : *En quatre mots,*
Voulant agir en procédé légal,
Un créancier franc et loyal,
M'envoie en ce local,
Et je viens à sa requête
Chez madame faire enquête
Du nommé Belval,
Pour qu'il se rende à mon premier signal
En propre original,
Au voisin tribunal;
Et j'ai du tout, tant bien que mal
Dressé procès verbal.

F L O R V I L L E , à part :

Il a aussi des créanciers... que faire ?

F R O N T I N.

Il ne me reste plus qu'à savoir lequel des deux...

Mad. **D O R S A N.**

Tous deux prétendent se nommer Belval.

B E L V A L.

Je porte seul ce nom.

F R O N T I N.

Je vais les emmener ensemble pour éclaircir l'affaire.

F L O R V I L L E

Arrêtez, je vous prie ; voici Belval, je le confesse ; j'aurais gardé son nom ; mais je ne veux pas de ses créanciers. (*à part.*) j'ai assez des miens. (*Haut.*) mon nom est Florville.

F R O N T I N , parcourant les papiers.

Florville, dites-vous ; attendez, j'ai ici quelque chose qui vous concerne.

F L O R V I L L E

Mon cher, excusez-moi ; je suis très-pressé, ma parole d'honneur.

F R O N T I N.

Suivez-moi tous les deux.

F L O R V I L L E.

Air du Vaudeville de la fille en loterie.

Parlez en termes plus polis,
Vous convient-il de nous poursuivre ?
Les débiteurs sont vos amis,
Car ce sont eux qui vous font vivre.
Ah ! rendez grâce, cher huissier,
Aux fautes que nous avons faites...
Vous devriez au monde entier,
Si nous ne faisons pas de dettes.

Il sort.

Mad. D O R S A N.

Le fourbe est donc démasqué.

F R O N T I N , *jettant la perruque d'huissier.*

Air : *Tenez , moi , je suis un brave homme.*

Je puis me découvrir de même.

Mad. D O R S A N.

Eh, que vois-je , Frontin , c'est toi !

F R O N T I N.

J'étais huissier par stratagème ;
Mais je renonce à mon emploi.

B E L V A L.

Tu fais bien , car ma seule dette ,
L'amour l'acquittera , je crois ,
Et j'estimerai ma conquête
Cent fois plus que tous tes exploits.

(*A Mad. Dorsan.*) Puis-je toujours compter sur l'espoir
d'être votre gendre ?

Mad. D O R S A N , *avec un peu de dépit.*

Mais , je ne sais pour cette fois... mademoiselle est-elle
disposée...

S O P H I E , *interrompant*

Comment faut-il que je réponde pour dire *oui* ?

Mad. D O R S A N , *à part*

Ils s'entendaient. (*Haut à Belval.*) Il faut tout vous
accorder.

F R O N T I N , *à Lisette.*

Qu'en penses-tu , Lisette ? Veux-tu suivre l'exemple de
nos maîtres ?

L I S E T T E.

Oui , mais à condition que tu n'auras plus de secret pour
moi.

F R O N T I N.

Jamais... C'est à ton tour.

V A U D E V I L L E.

B E L V A L

Air du Vaudeville d'Arlequin musard.

Amans heureux , sachez vous taire ,
Si vous voulez l'être toujours ;
Et que le voile du mystère
Vous serve à cacher vos amours.
Vous savez tous pourquoi la fable,
A ce Dieu donnait un bandeau....
C'est qu'il n'est jamais plus aimable
Qu'en gardant bien l'incognito.

FRONTIN.

Chez les huissiers, la politesse,
 Chez les peintres, la vérité,
 Chez les intrigans, la paresse,
 Chez les avocats, la clarté.
 Chez plus d'un faiseur d'épigrammes,
 Un sel fin, piquant et nouveau,
 La fidélité chez les femmes,
 Grand dieu, combien d'incognito.

SOPHIE, *au Public.*

Si nous avons pour cet ouvrage
 L'espoir d'un accueil indulgent,
 Faites qu'ici votre suffrage
 Se fasse connaître à l'instant;
 Mais si nous n'avons pas su plaire
 En ébauchant ée quiproquo,
 A la critique trop sévère
 Faites garde l'incognito.

20. 3. 63

FIN.